

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Paris-sur-sexe

Pierre Jeancard

Volume 9, Number 3 (51), May–June 1967

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60582ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jeancard, P. (1967). Paris-sur-sexe. *Liberté*, 9(3), 12–15.

Paris-sur-sexe

Une fois l'an, j'aime redécouvrir Paris. A la manière d'un touriste lunaire. Cette saison, j'ai bien mal reconnu ma ville. Tout ce que j'ai vu m'a paru frelaté. En 1967, l'anomalie est le grand snobisme de Paris et des Parisiens.

Sous prétexte de jeunesse triomphante, on a transformé la capitale française en une gigantesque et monstrueuse foire aux éphèbes et aux minettes de 7 à 77 ans — car, dans le domaine de l'absurde et du ridicule, on ne connaît plus de limites. Et l'on passe, sans transition, du vieux « beau » en jeans mauve de chez Cardin à la Mémée croulante en mini-jupe de Courrèges.

Cette démençe caractérielle et systématique, simplement comique chez les moins de 20 ans, a quelque chose d'effrayant quand elle atteint les plus de 60 ans. Et tout s'en ressent, de la littérature au cinéma, de la télévision à la musique, de la presse aux spectacles.

Combien Madame Sagan fait donc bourgeoise et démodée si on la compare à Jean Cau qui met la dernière main à une pièce à succès où le comédien Alain Delon (jouant l'amant de l'éternel trio) sera convoité, à la fois, par la femme et par le mari. Voilà qui fait moderne !

Bagatelle que cela ! M. Peyrefitte, dans *Notre amour*, raconte, lui, comment il a subtilisé à l'attention des bons pères un gamin de 15 ans pour en faire son favori au milieu d'une débauche de draps bleu garantis grand teint. De son côté, M. Jouhandeau, tout en continuant à se plaindre amèrement de la vie que lui mène sa chère Elise (son épouse-prétexte) explique par le menu pourquoi et comment le joli petit Gérard n'est qu'une vilaine grande brute intéressée et manquant totalement de compréhension. Avec quel plaisir, il lui donnerait la fessée !

D'ailleurs, la fessée est tout à fait « dant le vent ». Le Paris qui pense vient de retrouver avec de petits frissons polissons le « divin Marquis » et son négatif le chevalier de Sacher Masoch. On s'arrache *La Vénus à la fourrure*, texte non expurgé et illustrations d'origine, où l'on apprend, de page en page, comment on peut trouver du plaisir à être battu. Du coup jamais les magasins n'ont vendu autant de martinets qu'aujourd'hui et une revue annonce sa parution pour la fin de l'année. Son titre : « Sadoma ». Son slogan publicitaire : « *Chaque page est un coup de fouet* ».

Au cinéma, le sadisme est autorisé aux plus de 18 ans sous sa forme la plus sensuelle et le metteur en scène Louis Malle, s'inspirant, dit-il, d'Edgar Poë, fait fouetter Brigitte Bardot — fermement tenue par un valet à perruque — devant le front des troupes. Aux plus jeunes spectateurs, on réserve les bagarres américaines et les expériences personnelles à coups de chaînes de vélos ou de nerfs de boeuf. Simple question de libido.

Entre deux rondes d'une police complaisante ou blasée, j'ai vu, dans un établissement de Saint-Germain-des-Prés, de charmantes créatures insexuées, le dos nu (pour ne pas dire plus), se faire délicatement battre de verges par des éléments des deux sexes appartenant à ce qu'on appelle la « Café Society » : gens de lettres, acteurs, personnalités diverses, rien que du beau monde. Ils appellent cela se défouler à la mode finlandaise. C'est un spectacle de qualité pour qui a, un tant soit peu, le sens de l'humour.

Auteur d'un petit roman érotique : *Delphine*, le jeune écrivain Henry Bonnier me racontait que, prenant un verre aux Champs-Élysées, deux jours après avoir présenté son livre à la télévision, il avait été reconnu par un couple d'une beauté certaine et qui ne dépassait pas quarante ans à deux. La conversation s'engage. Elle se passionne. Son thème unique : l'érotisme. Au bout d'une heure, Bonnier s'appêtant à prendre congé, ses interlocuteurs lui proposent, le plus naturellement du monde, de passer à des exercices pratiques, à trois, et sans préjugés de sexe. Ces charmants jeunes gens furent terriblement déçus de voir leur offre rejetée. La femme, dépitée, conclut : « *Avec tout ce temps perdu, nous n'aurons jamais le temps de trouver un autre partenaire ce soir* ».

En peu de temps, Paris est devenu le plus vaste marché aux esclaves du monde. Bien sûr, il s'agit d'esclaves volontaires, mais la différence est-elle si considérable ? Ils sont là par grappes à l'intérieur des « Drugs stores », aux terrasses du Flore ou des Deux Magots, dans les ruelles du Quartier Latin, dans les gares et même dans les salles de jeux qui leur sont parfois réservées, en banlieue, sur l'emplacement des affreuses cités-dortoirs : petites filles mal peignées, jeunes garçons étriqués, maladifs. L'équivoque est partout : les filles ont les cheveux trop courts et les garçons les ont trop longs. Ce sont les mendiants du sexe, ils appartiennent au plus offrant, à celui ou à celle qui a la plus belle voiture, qui semble le plus riche, qui leur offre de l'argent, des chemises bariolées, des jupes métalliques, un simple verre, un sandwich ou un voyage en bagnole. Leur âge : de 15 à 24 ans, dernière limite. Fils d'ouvriers ou de bourgeois, venant des beaux quartiers ou des bidonvilles, ils sont tous les mêmes, parlent un même langage, acceptent les mêmes pourboires, jouent les play-boys et les vamps les uns vis-à-vis des autres. Petite comédie qui ne trompe personne — et surtout pas eux-mêmes — puisqu'ils sont insexués.

Ailleurs, la drogue, la L.S.D. règne en maîtresse exigeante. Elle a ses « beatniks » mais aussi ses aristocrates qui se retrouvent généralement à 20 ou 30 kilomètres de la ville, dans un bistrot tranquille ou une maison amie. On y passe des fins de semaine folles, folles, folles en se donnant l'illusion que l'on a du talent et parfois du génie. Les peintres surtout sont très sensibles à la L.S.D. Un seul « voyage » leur suffit pour qu'ils se croient les plus grands. Comme on regrette, en observant leur attitude de somnambules, les bons vieux saoulards d'antan. Eux, ne faisaient pas de complexes et ignoraient la sexomanie : ils buvaient simplement pour se griser, pour oublier, pour dormir.

Cette époque décadente — qui cherche ses excuses dans l'Antiquité en prétendant réhabiliter le dieu Eros — trouve son prolongement le plus sordide dans une presse qui, dans l'espoir de ne pas totalement disparaître, transforme ses couvertures en apologies sexuelles et fait ses grands titres des déviations amoureuses. Autrefois, des revues spécialisées, distribuées sous le manteau, jouaient seules sur le scandale et l'érotisme. Actuellement les plus importants tirages de la presse française ne sont ce qu'ils

sont que pour avoir supplanté les périodiques confidentiels. Et c'est ainsi qu'un hebdomadaire politique comme *Candide*, en pleine déconfiture, a remonté la pente et tire 100,000 exemplaires de plus qu'il y a un an en « accrochant » le public par sa première page très prometteuse et excitante. Quand on ouvre la revue et si l'on excepte l'enquête ou l'article annoncé à la « une », le lecteur doit être bien déçu : il n'y en a que pour de Gaulle.

Il est d'ailleurs piquant de constater que, à l'époque où l'Elysée impose la plus grande pruderie et prêche l'austérité des mœurs ministérielles, jamais la licence n'a été si ouvertement affichée et les « ballets roses et bleus » si répandus.

Je m'en voudrais de jouer les moralistes et surtout les moralisateurs. Pourtant, le phénomène parisien que nous vivons en ce moment mérite d'être stigmatisé car il est malsain. C'est Jean-Jacques Pauvert, l'éditeur le plus libertin de France, qui m'a avoué : « *Jamais, il y a quelques années, n'auraient pu sortir, sans même qu'on s'en émeuve, des oeuvres comme Ma mère de Georges Bataille. Jamais, non plus, il y a seulement 5 ans, on n'aurait imaginé d'éditer L'histoire d'O en livre de poche, ce qui va pourtant être le cas . . . notamment au Canada* ».

En fait, les digues sont rompues et cela est bien dans la mesure où des écrivains de talent, des cinéastes de valeur, des artistes de qualité, des cerveaux bouillonnant d'idées ne se laissent pas guider par le mythe du commerce, de l'intérêt et ne confondent pas la notion de rendement, capitaliste ou non, avec celle de beauté, d'intelligence, d'importance réelle. Or, on doit le reconnaître : Paris n'est plus Paris et les marchands se sont emparés du temple. Cela m'a fait rire, au début. Maintenant, je commence à grincer des dents et je connais nombre d'intellectuels qui sont pris de panique. Ils se sont amusés à jouer les apprentis sorciers, ont entraîné leurs amis et leurs disciples dans le tourbillon de la folie sexuelle collective qui a saisi le pays et ne peuvent plus maintenant que subir. Leur inquiétude est d'autant plus grande qu'ils savent bien que, par un mouvement de bascule inéluctable, après la violence de la débauche vient automatiquement la rigueur de l'austérité — aussi sûrement qu'après la pluie, il y a le beau temps.

Après Paris-sur-sexe, on risque de connaître Paris dans un carcan.